





# Le camp de Natzweiler-Struthof

## Du même auteur

Les Cahiers de doléances de la Basse-Alsace  
*Société savante d'Alsace, 1990*

Struthof  
Le KL-Natzweiler et ses kommandos.  
Une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin.  
1941-1945  
*La Nuée bleue, 2005*

Le Struthof  
KL-Natzweiler  
Histoire d'un camp de concentration en Alsace annexée, 1941-1945  
*La Nuée bleue, 2005*

*ROBERT STEEGMANN*

Le camp  
de Natzweiler-Struthof

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

© Éditions du Seuil, février 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Arthur, Salomé et Judith*



Depuis 1945, plusieurs appellations sont d'usage pour désigner le lieu dont nous allons parler : « camp du Struthof », « camp de Natzwiller-Struthof », « Natzweiler-Struthof », « Natzwiller-Struthof » ou, plus simplement, « le Struthof ». Si la coutume rattache le camp au lieu-dit où se trouve l'hôtel qui fut sa base première, son implantation administrative officielle est celle de la commune de Natzwiller, devenue en 1940 « Natzweiler ». Les documents nazis désignent le camp sous les termes de *Konzentrationslager Natzweiler*, encore abrégé *KL Natzweiler* ou *KL Na*. Nous avons choisi de respecter cette formulation.

Le terme de « détenu » est également utilisé par la suite en lieu et place de celui de « déporté ». Ce choix est dicté par la traduction du mot allemand *Häftling*. De même respecterons-nous l'orthographe des mots tels que *Kommando*, *Block*, *Kapo*. Les grades et fonctions SS, comme ceux de la hiérarchie détenue, sont également donnés en allemand. Enfin, pour désigner le camp sis à Natzwiller, nous parlerons de « camp principal » (*Hauptlager*) ou de « camp-souche » (*Stammlager*), les camps satellites désignant les kommandos extérieurs.

Des noms de personnes sont cités, malgré l'usage contraire imposé par la règle archivistique. Notre choix est néanmoins sélectif. Les noms des détenus sont systématiquement donnés avec, le plus souvent, leur numéro matricule. La liste complète est disponible sur la borne informatique consultable sur

## LE CAMP DE NATZWEILER-STRUTHOF

le site du camp. Pour le personnel SS, sont cités en intégralité les noms de ceux qui ont été jugés et condamnés. Pour les autres, seul le prénom est mentionné, suivi de l'initiale du patronyme.

## INTRODUCTION

---

Peut-on aborder le III<sup>e</sup> Reich avec « détachement » ? L'historiographie apporte une réponse nuancée, qui n'en est pas moins optimiste<sup>1</sup>. La question se pose avec la même prégnance lorsqu'on envisage de se consacrer à l'étude du système concentrationnaire. Son existence a marqué le XX<sup>e</sup> siècle au fer rouge.

Le grand public est parfois avide de simplifications, et les historiens, à l'instar des journalistes, ne sont pas en reste pour les lui fournir. Ainsi dit-on couramment qu'après le temps de l'humanisme, celui des Lumières, puis des révolutions vient celui des barbaries et des idéologies. Pour réductrices qu'elles soient, ces classifications ont néanmoins le mérite de donner du sens et de ramener au cœur du sujet, l'homme. Que celui-ci soit spectateur, acteur, victime, coupable ou innocent, il est bien la matière première de l'historien.

Revenu, quarante ans après, sur les lieux de sa déportation, le poète et écrivain slovène Boris Pahor exprime un sentiment de malaise. Au bourdonnement du souvenir s'ajoute la gêne de se trouver dans un camp – son camp – transformé en un lieu de mémoire. Il se voit alors mêlé à ses contemporains, ces « yeux étrangers [qui] ne pourront jamais (j'en ai l'intime

---

1. P. Ayçoberry, *La Société allemande sous le III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Seuil, 1998, pour une synthèse récente.

conviction) se représenter l'abjection qui frappa notre foi en la dignité et en la liberté de l'homme<sup>1</sup> ».

Peut-on donc faire de la terreur et de l'horreur concentrationnaires un sujet d'histoire comme un autre ? Comment en parler avec le détachement indispensable qui évite l'excès de compassion ou de jugement de valeur ? L'historien peut-il s'approprier le sujet sans sembler le voler à ceux qui en furent victimes et qui, lorsqu'ils sont encore vivants, ont exprimé un droit légitime de possession ? La littérature mémorielle est-elle l'histoire et l'historien peut-il dès lors s'en tenir à une production scientifique sans risquer d'être vu comme sacrilège ? En effet, la notion de sacré – de sacralisation – n'est pas loin. À preuve, ces retours sur les anciens lieux de leur souffrance que les rescapés qualifient souvent de « pèlerinages ». Le titre même de l'ouvrage exceptionnel et encore trop peu connu de Pahor le confirme et l'intellectuel, que l'on sent déçu et embarrassé, déclare être « plutôt satisfait de constater que le monde des camps est incommunicable, même si je ne peux pas dire que cette idée me soulage<sup>2</sup> ».

Il faut donc enfin dépasser les blocages qui ont longtemps pesé sur les historiens par rapport aux témoins. Exprimer, dire l'indicible, est non seulement possible, mais nécessaire. Un tel sujet exige l'engagement et, plus que tout autre, un strict respect de la déontologie de la discipline historique. Certains sont même avec bonheur parvenus à réunir les deux rôles, devenant ainsi historiens-témoins, ce qui, dans un premier temps a facilité les choses. Faire de la terreur un objet d'étude est une épreuve intellectuelle, une souffrance dont on ne sort pas intact. La distanciation est indispensable entre l'historien et son sujet. L'histoire de la violence est en marche. R. Hilberg<sup>3</sup>, C. Browning<sup>4</sup> ouvrent la voie, suivis

---

1. B. Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*, Paris, La Table ronde, 1996, p. 13-14.

2. *Ibid.*, p. 58-59.

3. R. Hilberg, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive. 1933-1945*, Paris, Gallimard, 1994, en particulier.

4. C. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve*

par d'autres<sup>1</sup>, qui approfondissent toujours plus la connaissance que l'on croit avoir sur ce que l'homme peut faire à l'homme. L'ensemble des sciences humaines y travaille, la philosophie, la sociologie, la psychologie. La liste est désormais longue, et c'est heureux.

Et pourtant, l'historien est longtemps demeuré en retrait, comme tétanisé par l'ampleur de la tâche et par sa responsabilité, celle qu'il s'est donnée, mais aussi celle déléguée par ses contemporains. N'est-il pas perçu, de plus en plus, comme celui qui établit, qui dit le « vrai »<sup>2</sup> ? Il s'en est plus ou moins sorti par une pirouette, à l'abri d'une loi qui lui interdisait l'accès aux documents – lorsqu'il n'a pas péché par omission, donnant foi à la rumeur selon laquelle les documents sur le sujet n'existent plus. Ces deux positions ne tiennent plus. Certes, pendant des décennies, la loi sur la communication des archives a été appliquée avec rigueur – on peut discuter de son « absurdité », mais on n'est pas sûr d'avoir raison. Pourtant, aucune porte n'est jamais fermée à qui cherche et sait la forcer. Car les documents sont là, bien plus nombreux qu'on ne l'a dit. Il suffit de faire preuve de ténacité et de se convaincre qu'écrire l'histoire n'est pas trahir.

Le constat historiographique s'impose. Alors que, depuis 1945, le flot des publications sur le nazisme et la guerre ne tarit pas, le bilan reste maigre pour les camps de concentration. Le paradoxe est d'autant plus grand qu'ils sont consubstantiels au nazisme. Obsédante, la simple chronologie suffit à le prouver. Le 30 janvier 1933, Hitler est appelé au pouvoir par Hindenburg. Le 28 février est adopté le décret sur la détention préventive (*Schutzhaft*) qui autorise tout ce qui suivra. Le 21 mars, Dachau ouvre ses portes avant de devenir le modèle de tous les autres camps. Le

---

*de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles-Lettres, 1994 (éd. anglaise, 1992).

1. Entre autres, J. Sémelin, *Purifier et détruire*, Paris, Seuil, 2005, qui fait aussi le point bibliographique.

2. Voir O. Dumoulin, *Le Rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003.

système qui accompagne et soutient le nouveau régime politique est en place. Mais c'est à Nohra, dans une Thuringe dirigée depuis 1932 par le NSDAP (parti nazi) et Fritz Sauckel – lequel sera plus tard appelé à organiser le travail forcé de millions d'Européens –, qu'est ouvert le tout premier camp nazi, le 3 mars 1933.

Deux mois ont suffi pour installer le processus qui se déroule désormais de manière implacable – ce qui n'exclut pas la logique – sur l'Allemagne d'abord, sur l'ensemble du continent ensuite.

On peut dès lors s'étonner – sauf à reprendre les arguments déjà cités – que, jusqu'à ce jour, le système concentrationnaire ait été si peu étudié, en regard de l'importance qu'on lui accorde encore soixante ans après la fin de la guerre, et alors que les commémorations se multiplient. Les images déferlent sur les écrans et le sujet devient même le support d'un roman à succès<sup>1</sup>. Le « "présentisme" à tout va [des] "Trente Mémoireuses"<sup>2</sup> » entraîne la valorisation primaire du mémoriel – sans d'ailleurs réfléchir au sens de ce concept – au détriment de l'histoire. La facilité l'emporte sur l'analyse et la raison, la vitesse sur le temps, aboutissant à la fixation de ce fameux « devoir de mémoire », où l'émotionnel, l'utilitaire et le fragmentaire dominant. Si le devoir de mémoire remplace le devoir d'histoire, les historiens eux-mêmes y ont leur part, et pas seulement, mais plus qu'ailleurs en France.

La recherche universitaire est restée longtemps à la traîne, ce qui a laissé le champ libre aux témoins qui publient souvenirs et mémoires. Olga Wormser-Migot soutient la première thèse universitaire sur le sujet en 1968<sup>3</sup>. Ses travaux précurseurs, encore souvent incontestés, marquent la fin des premiers temps de la recherche, entamés dès la fin de la guerre. Les travaux avaient suivi deux directions. Les documents

---

1. J. Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, l'illustre bien.

2. J.-P. Rioux, *La France perd la mémoire*, Paris, Perrin, 2006, p. 10-11.

3. O. Wormser-Migot, *Le Système concentrationnaire nazi. 1933-1945*, Paris, PUF, 1968.

rassemblés par le CDJC (Centre de documentation juive contemporaine), les procès et les documents du procès de Nuremberg ont servi de base aux recherches menées par L. Poliakov, G. Wellers, J. Billig, plus spécifiquement axées sur la déportation juive. Une deuxième voie, plus « classique », appuyée par le Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale (créé en 1951), suit d'autres pistes, tournées vers la déportation française et celle des résistants, à partir de témoignages et d'enquêtes accumulés. Avec la caution indispensable du milieu universitaire gaulliste et communiste se forme une vision globale de la déportation, mêlant concentration et extermination. Les camps sont vus comme des lieux qui échappent à toute analyse rationnelle, obéissant à une violence absolue, automatique, dépourvue de toute logique. Cette vision manichéenne trouve néanmoins sa pleine justification en ce qu'elle correspond à la perception et au souvenir encore frais qu'en ont alors les rescapés.

Venu d'Allemagne, un nouvel élan de la recherche est donné par Enno Georg<sup>1</sup>, qui met l'accent sur la fonction économique des camps, suivi en France par J. Billig<sup>2</sup>. Le tableau s'affine, et on identifie deux phases dans l'histoire concentrationnaire. À la fonction politico-répressive des camps succède la fonction économique, mise en place dès 1937-1938, au service de la SS et élargie à l'ensemble du Reich à compter de 1942. Après la période du RSHA vient celle du WVHA, avec le même chef, les mêmes officiants – Himmler et la SS – et les mêmes victimes. Les buts ont changé, le public s'est élargi, la logique demeure. Plus que jamais, après l'échec de la guerre-éclair en URSS, ces travaux de recherche donnent aux KL leur caractère consubstantiel et indispensable. C'est désormais toute l'économie, tout l'avenir d'un régime voulant encore croire en sa victoire

---

1. E. Georg, *Die Wirtschaftlichen Unternehmen der SS*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1963.

2. J. Billig, *L'Hitlérisme et le Système concentrationnaire*, Paris, PUF, 1967.

qui dépendent en grande partie du système concentrationnaire et qui l'utilisent. Himmler reste le maître mais Speer, à la tête du ministère de l'Armement et de la Production de guerre, y voit également son intérêt. Les conflits de compétences, parfois arbitrés par Hitler, se multiplient. Goering, avec ses entreprises, est également de la partie : l'industrie se sert et le détenu souffre.

Les années 1980 marquent une nouvelle orientation. U. Herbert ouvre la voie en montrant le rôle essentiel des travailleurs forcés (prisonniers de guerre, travailleurs de l'Est, requis du STO, détenus des KL) dans l'économie du Reich<sup>1</sup>. Une dynamique nouvelle est lancée, reprise par de jeunes historiens qui poussent, souvent avec le soutien de l'opinion, à l'ouverture des archives des entreprises. Elles y répondent au départ par des études de circonstance, officielles et contrôlées, et sont vite suivies par d'autres, plus polémiques mais aussi plus objectives menées par des historiens souvent issus des milieux alternatifs<sup>2</sup>. La recherche universitaire suit avec H. Kaienburg<sup>3</sup>, Z. Zofka, H. Mommsen et affine la réflexion, en même temps que se multiplient des ouvrages collectifs<sup>4</sup>. On en reste pourtant toujours à une vision générale du système concentrationnaire, malgré les exemples puisés de manière très ponctuelle dans les quelques études faites des camps satellites (*Kommandos*) dans le cadre de travaux univer-

---

1. U. Herbert, *Fremdarbeiter. Politik und Praxis des « Ausländer-Einsatz » in der Kriegswirtschaft des Dritten Reiches*, Berlin/Bonn, Verlag J.H. Dietz, 1986.

2. H. Pohl, S. Habeth, B. Brüninghaus, *Die Daimler-Benz AG in den Jahren 1933 bis 1945. Eine Dokumentation*, Stuttgart, 1986, auquel répond K.H. Roth (dir.), *Das Daimler-Benz Buch. Ein Rüstungskonzern im « Tausendjährige Reich »*, Nördlingen, Hamburger-Stiftung zur Sozialgeschichte des 20. Jahrhunderts, 1987.

3. H. Kaienburg, *Die Wirtschaft der SS*, Berlin, Metropol, 2003, pour le plus récent.

4. U. Herbert, K. Orth et C. Dieckmann (dir.), *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager. Entwicklung und Struktur*, Göttingen, Wallstein-Verlag, 1998, rassemble ces travaux nouveaux.

sitaires ou des *Gedenkstätten* (« lieux de mémoire ») par des historiens locaux en Allemagne.

La problématique générale s'étant renouvelée, il restait à l'appliquer au genre monographique, lequel doit être réhabilité. Il n'avait cessé d'être cultivé par les rescapés. Le récit, les mémoires sont nombreux et parfois de qualité, mais ils manquent de l'indispensable rigueur et du détachement qu'apportent les historiens. Au départ, seuls quelques grands camps sont étudiés, parfois par des historiens-témoins (Kogon, Langbein) insistant presque toujours sur la vision répressive des KL. Il fallait élargir les perspectives, renforcer l'analyse pour l'amener au plus proche de la réalité concentrationnaire.

L'historien ne saurait avoir la prétention de tout restituer. La critique provenant des rescapés – devenue cependant plus bienveillante – reste recevable, même si ces derniers, de leur côté, acceptent de ne pas avoir tout vécu. Car un témoignage n'apporte qu'une vision partielle et le détenu, même compris dans un ensemble, n'a vécu que sa propre aventure – mais c'est déjà beaucoup. L'historien ne peut dire toute la réalité mais il peut s'en rapprocher, ne serait-ce que sur le mécanisme concentrationnaire dans un premier temps. Or ce n'est qu'une fois la problématique recadrée qu'une nouvelle approche devient possible et nécessaire. Les premiers résultats sont désormais sur la table, avec les travaux d'I. Sprenger<sup>1</sup>, de J.-C. Wagner<sup>2</sup> et de B. Strebel<sup>3</sup> qui vont bien plus loin que leurs prédécesseurs. Le genre monographique revient parce qu'il est indispensable : lui seul peut donner la proximité, l'ancrage à des destins individuels pris dans un engrenage bien plus complexe qu'il

---

1. I. Sprenger, *Groß-Rosen. Ein Konzentrationslager in Schlesien*, Cologne, 1996.

2. J.-C. Wagner, *Produktion des Todes. Das KZ-Mittelbau-Dora*, Stiftung Gedenkstätten Buchenwald und Mittelbau-Dora, Göttingen, 2001.

3. B. Strebel, *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*, Paris, Fayard, 2005.

n'y paraît. Ainsi, à la vision longtemps déclinée du camp comme lieu d'affectation et de répression brutale succèdent progressivement des approches plus modernes et plus conformes à ce qu'ont été les KL, tant dans leurs buts que dans leurs conséquences humaines.

Les fonctions économiques des KL sont d'abord vues sous l'angle des entreprises SS. En Allemagne, H. Kaienburg<sup>1</sup> (Neuengamme), et en France, Michel Fabréguet<sup>2</sup> (Mauthausen) obtiennent des résultats neufs et pertinents. Ils obligent leurs successeurs à s'interroger davantage, non seulement sur l'économie, mais aussi sur la main-d'œuvre employée. Une évidence s'impose désormais : un camp ne saurait être vu sous le seul angle de sa structure centrale. Dès 1942, le développement de la fonction économique amène à augmenter la main-d'œuvre et à la rapprocher des lieux de production en place, voire à en créer. La progressive prise de contrôle des KL par le secteur économique (le WVHA) au détriment de la seule logique policière (le RSHA) transforme le paysage concentrationnaire et le quotidien des détenus. La structure monocellulaire du KL devient multicellulaire. À chaque camp-souche est désormais adjoint un réseau de camps satellites. La cartographie est implacable : toute l'Allemagne se couvre de ces métastases du mal. La conclusion est sans appel : les camps sont bel et bien implantés au cœur de l'économie et au milieu de la population. Le syllogisme est presque parfait et se referme : personne ne peut les ignorer.

La monographie relancée offre de nombreuses possibilités de nouveaux développements, y compris la monographie d'unité<sup>3</sup>. B. Strebel publiait ses travaux en Allemagne sur

---

1. H. Kaienburg, « *Vernichtung durch Arbeit* ». *Der Fall Neuengamme*, Bonn, J.H.W. Dietz Nachf., 1990.

2. M. Fabréguet, *Mauthausen. Camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

3. C. Browning, *Des hommes ordinaires*, op. cit. ; C. Ingrao, *Les Chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*, Paris, Perrin, 2006 ; J.-L. Leleu, *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Paris, Perrin, 2007.

Ravensbrück<sup>1</sup> au moment où je soutenais ma thèse sur Natzweiler<sup>2</sup>. Il a donc fallu attendre soixante ans pour disposer en France de deux études qui considèrent l'intégralité d'un complexe concentrationnaire. En même temps, le centre de recherches sur l'antisémitisme de la Technische Universität de Berlin lançait un vaste projet de publication, coordonné par W. Benz et B. Distel, qui, au rythme de deux gros volumes par an, reprend les derniers acquis scientifiques de cette nouvelle histoire des KL<sup>3</sup>.

La recherche est à présent sur des rails et la monographie a retrouvé sa force, débarrassée des archaïsmes aux relents positivistes et localistes. Elle intègre l'ensemble des données et des questionnements. Le récit, plus ou moins teinté de jugement d'ordre moral, cède la place à une prise en compte globale des données et des apports des sciences humaines. Ainsi peuvent être intégrés, de manière croisée et non plus cloisonnée, les lieux, les structures et surtout les hommes, détenus et gardiens.

L'historiographie connaît encore une autre évolution. Après avoir mêlé la concentration et l'extermination, une nouvelle phase débute dans les années 1970, axée sur la deuxième. Les connaissances sur la concentration sont alors sans doute estimées suffisantes. Dans les deux cas, des raisons politiques, parfois non avouées, ont orienté la recherche. Et d'un excès, on passe à un autre où le meilleur côtoie le plus médiocre. Scientifiquement, le bilan aurait été mince s'il n'avait connu un sursaut, stimulé par la « querelle des historiens » en Allemagne et par le recours aux sciences humaines, nécessaire mais risqué, qui fut enclenché par la réflexion sur l'extermination. La question du « comment » a été souvent réduite à celle du « pourquoi », éclairée par les travaux des

---

1. B. Strebel, *Ravensbrück*, *op. cit.*

2. R. Steegmann, *Struthof. Le KL-Natzweiler et ses kommandos. Une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin. 1941-1945*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2005.

3. W. Benz, B. Distel (dir.), *Der Ort des Terrors*, Munich, C.H. Beck, 2005-..., 9 volumes prévus.

philosophes, psychologues et sociologues. L'historien doit s'en nourrir, sans perdre de vue l'essentiel de sa discipline : le factuel et l'archive doivent alimenter sa réflexion. La prise en considération des nouvelles pistes ouvertes par C. Browning<sup>1</sup>, R. Hilberg<sup>2</sup> et I. Kershaw<sup>3</sup> ajoute aux facteurs économiques pour affiner l'approche de l'univers concentrationnaire. L'encadrement SS, les relations entre les détenus, mais aussi la pratique médicale et le lien avec la population civile peuvent être envisagés avec plus de précision, selon le lieu (camp-souche ou kommando), le temps et l'activité.

C'est le projet de ce livre que de tenter l'étude du complexe concentrationnaire de Natzweiler. L'entreprise est ambitieuse et risquée. Aucun travail universitaire n'existait sur le camp et les sources sont très disséminées, voire réputées ne pas exister. En outre, il faut préciser la définition que nous entendons donner à notre sujet. Qu'est-ce qu'un camp de concentration ?

Le KL doit être distingué de tous les autres lieux de détention de l'Allemagne nazie : prisons, camps de regroupement, camps de prisonniers de guerre, de travailleurs de l'Est, camps spéciaux, ghettos et camps d'extermination. Même si la plupart ont servi de lieux de transit pour les détenus avant Natzweiler, ils sont tous rattachés à des administrations différentes. Ensemble, ils forment les fils d'une redoutable toile, tissée dès 1933 dans toute l'Allemagne, avant d'être élargie à l'Europe entière. Leur existence répond à une logique politique implacable et perverse. C'est au nom et au service d'une idéologie que des hommes y deviennent soldats, gardiens, bourreaux, qu'ils jugent d'autres coupables, qu'ils les ravalent au rang de victimes, d'inférieurs, de sous-hommes et, pour l'extermination, de parasites. Les hommes ont donc ici une place centrale.

---

1. C. Browning, *Des hommes ordinaires*, op. cit.

2. R. Hilberg, *Exécuteurs, victimes, témoins*, op. cit.

3. I. Kershaw, *L'Opinion allemande sous le nazisme. Bavière. 1933-1945*, Paris, CNRS-Éditions, 1995.

Les Ripoux des Lumières  
Corruption policière et Révolution  
*par Robert Muchembled*  
2011

Le Mariage et l'Amour en France  
De la Renaissance à la Révolution  
*par André Burguière*  
2011

Histoire de la forêt  
*par Martine Chalvet*  
2011

Les Batailles de l'impôt  
Consentement et résistance de 1789 à nos jours  
*par Nicolas Delalande*  
2011

Histoire de la virilité  
I. L'Invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières  
II. Le Triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle  
III. La Virilité en crise ? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle  
*sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine,  
Georges Vigarello*  
2011

